

sept cent quarante-huit millions pour cinq mille noms seulement. Oh peut, d'après cela, se faire une idée de la masse totale des déprédations de la Russie. Veut-on que nous ayons exagéré de moitié? Restera toujours un milliard trois cent soixante-quatorze millions!

C'est surtout en lisant ces listes de confiscations qu'on voit jusqu'à quel point de fureur, et presque de démence, l'empereur Nicolas a poussé l'esprit de vengeance et de persécution. Nous voyons, par exemple, la comtesse Malachowska dépouillée de ses biens, pour avoir résidé en Pologne avec son mari, suivant les propres termes du décret impérial; nous voyons M. Ruczynski perdre les siens, parce que son fils était dans le royaume de Pologne pendant la révolution; M. Roniker subit la confiscation, parce que son fils était dans les écoles du royaume de Pologne; M. Miasowski est ruiné, parce que son fils s'était joint aux insurgés; Mme Zagorska est réduite à la misère, pour avoir passé en Gallicie sans la permission du gouvernement; Mme Wyńska est spoliée, parce que son fils a passé dans le royaume de Pologne; l'empereur dépouille M. Pruzinski de sa fortune, parce que son fils est en Autriche; M. Wisniewski subit le même châtement, à cause de son séjour à Cracovie; Mme Falius se voit enlever tout ce qu'elle possède parce que son fils a quitté le pays sans la permission du gouvernement, etc., etc. Cela vous paraît monstrueux, invraisemblable, impossible, n'est-ce pas? Pourtant nous n'inventons rien, nous ne livrons même rien aux conjectures; nous n'avons fait que copier les propres expressions des ukases spoliateurs. Et quand on songe que toutes ces abominations ont été ordonnées trois, quatre ou cinq ans après la victoire, par conséquent de sang-froid, à tête reposée, avec toute la réflexion possible, en pleine paix, en toute sécurité, on se demande si la Russie et la Pologne ne vivent pas sous le spectre sanglant d'un Néron ou d'un Domitien.

On s'arrête difficilement sur la pente du despotisme et de la vengeance aveugle. La barbarie moscovite inventa d'autres moyens de persécution encore plus cruels. Des milliers de Polonais allèrent rejoindre leurs compatriotes en Sibérie; beaucoup furent transportés dans les lancées, et dans les parties les moins peuplées de la Russie; d'autres, en grand nombre, furent condamnés aux travaux publics dans les villes de l'empire; d'autres enfin, et ce n'étaient pas les moins à plaindre, furent incorporés dans les bataillons de discipline de l'armée impériale ou envoyés contre les Circassiens. Une seule ordonnance du 9-21 novembre 1831 prescrit la déportation de cinq mille familles de gentilshommes polonais par le gouvernement. Et comme le gouverneur de la Podolie, à qui s'adressait cet ordre, avait demandé de nouvelles instructions pour l'exécution de la volonté impériale, le ministre de l'intérieur répond, en date de Pétersbourg, 6-18 avril 1832, qu'il faut déporter: "1° Les gens qui, ayant pris part à la dernière insurrection, sont revenus témoigner leur repentir au terme fixé; ceux aussi qui, ayant été compris dans la troisième classe des coupables, ont obtenu la haute grâce de Sa Majesté; 2° les personnes qui, par leur manière de vivre et d'après l'opinion des autorités locales, excitent la méfiance du gouvernement, et peuvent devenir suspectes." Le ministre continue; "Sa Majesté, en confirmant ces réglemens (relatifs à l'exécution), a daigné ajouter de sa propre main: Ces réglemens doivent servir non-seulement pour le gouvernement de Podolie, mais encore pour tous les gouvernemens occidentaux; Wilna, Grodno, Witebsk, Mohilew, Bialystok, Minsk, Volhynie, Kiiowic; ce qui fait en tout quarante-cinq mille familles.

Voilà comment la Pologne a été progressivement dépeuplée. Mais cette œuvre de Vandale fut complétée par une mesure encore plus atroce: Le 19 février 1832, l'ordre fut envoyé aux autorités russes de Pologne de faire main basse sur tous les enfans mâles, vagabonds, orphelins, ou pauvres, et de les diriger sur Minsk, pour les incorporer dans les bataillons des militaires cantonnistes, et les diriger ensuite sur les compagnies coloniales. Comme, dans le royaume de Pologne proprement dit, les classes pauvres forment les dix-neuf vingtièmes du total des habitans, enlever leurs enfans, c'était, en réalité, faire disparaître la grande majorité de la génération naissante.

Quant aux provinces réunies à la Russie (Lithuanie, Samogitie, Volhynie, Podolie et Ukraine), cette mesure y fut appliquée à tous les enfans des deux sexes et de toutes les classes. Pour trouver les enfans pauvres, on eut recours à un subterfuge infâme: on invita, par l'intermédiaire des commissaires de police, tous les gens qui auraient besoin de secours pour leurs enfans, à venir s'inscrire chez ces fonctionnaires. Beaucoup de pères de familles pauvres, dans Varsovie et dans les provinces, trompés par ce perfide appel, tombèrent dans le piège et livrèrent leurs noms, en désignant le nombre de leurs enfans. Dès que les autorités russes virent les listes à peu près complètes, elles firent saisir les enfans de ces malheureux, en disant que l'empereur, dans sa munificence, les prenait sous sa protection et les ferait élever. On agit plus franchement à l'égard des soldats et sous-officiers des vétérans: on s'empara de vive force de leurs fils, bien que la plupart d'entre eux, domiciliés à Varsovie, eussent les moyens d'élever leur jeune famille. On fit mieux: pour aller plus vite et s'épargner le soin des recherches, on exécuta dans les écoles élémentaires des paroisses et des arrondissemens de Varsovie, des *razias*, qui procurèrent l'arrestation d'une foule d'enfans mâles. Toutes les institutions de bienfaisance se virent de même enlever leurs jeunes pensionnaires; nous citerons, entre autres, l'école établie dans les casernes d'Alexandre pour les fils des soldats, et l'hôpital de l'Enfant-Jésus, consacré aux enfans trouvés. On peut bien penser, du reste, que l'ukase impérial, quoique restreint aux enfans orphelins, vagabonds ou pauvres, fut, dans la pratique, étendu à tous les enfans dont les parens avaient le malheur de déplaire à la police moscovite. Des milliers de jeunes garçons furent arrachés des bras de leurs familles éplorées, sans pitié pour le désespoir de leurs mères, pour les supplications et les larmes de tous ceux qui les entouraient. Le foyer domestique fut envahi, souillé par les shires de Paskévitch; il y eut des scènes lamentables, des drames déchirans: l'amour maternel aux prises avec la vengeance implacable d'un tyran, ce qu'il y a de plus saint, de plus respectable au monde, en présence de ce qu'il y a de plus odieux. Le 5 mai 1832, quatre convois, chacun de cent cinquante enfans, avaient déjà été secrètement expédiés de Varsovie seulement. Le cinquième, composé de vingt et quelques chariots remplis de garçons de six à dix-sept ans, fut organisé en plein jour, le 17 du même mois. "Depuis quelques jours, écrivait un témoin oculaire, le temps était froid et humide. Ce jour là (le 17 mai) la pluie tombait à verse, toutes les rues étaient désertes, quand tout à coup on entend le roulement des voitures et le pas des chevaux, des gémissemens et des cris perçans de femmes. C'était une caravane d'enfans viv, partie des casernes d'Alexandre, s'avançait vers le pont de Praga, par le quartier Nowe Miasto, la rue Podwale et le faubourg de Cracovie. Chacun cherche chez lui ce qu'il

a de provisions, de vêtemens ou d'argent, l'envoie ou l'apporte aux voitures, pour ces êtres innocens arrachés pour toujours à leurs familles. De malheureuses mères ne veulent pas les quitter, elles s'efforcent d'arrêter les voitures; tout le monde partage leur douleur, tous versent des larmes.... Pleurs inutiles! le désespoir d'une mère avait jadis désarmé la rage du lion de Florence; il n'a pu toucher les barbares envahisseurs de la Pologne!" Nous laissons à deviner les souffrances de ces enfans pendant les longs voyages auxquels on les condamnait. Exposés aux intempéries de la saison, mal vêtus, encore plus mal nourris, couchant, la nuit, dans des écuries ou dans des granges, brutalisés par les Cosaques qu'on leur donnait pour escorte, le plus grand nombre succombait à la fatigue, au chagrin et aux privations. Quelquefois on les faisait marcher à pied, quand les petites voitures réservées aux malades étaient pleines. On abandonnait sur la route, en laissant auprès d'eux des vivres pour deux ou trois jours, ceux qui tombaient de lassitude et d'épuisement. Heureux les morts! Heureuses les victimes que Dieu, dans sa miséricorde rappelait à lui avant qu'elles eussent atteint le but de ce pèlerinage de martyrs! car les survivans sont devenus la proie de cet ennemi que leurs aînés ont combattu. Devenus les serviteurs de leurs bourreaux, ils expieront toute leur vie, le crime héroïque de leurs pères. Ils sont perdus pour leurs familles, perdus pour leur patrie dont ils ignorent même la langue; de ces hommes nés pour la liberté on a fait des esclaves; le despotisme a pollué leur âme candide, et leur a soufflé le poison de la servitude. Certes, parmi les crimes du gouvernement russe, celui-ci est le plus horrible, le plus révoltant.

La compression de l'esprit révolutionnaire fut tout aussi violente, elle s'accomplit par des moyens non moins criminels. Toutes les institutions qui pouvaient servir au développement de l'intelligence des Polonais furent abolies. On enleva même aux vaincus la consolation de la lecture. C'est ainsi que l'université de Varsovie fut supprimée, et sa bibliothèque enlevée pour être transportée à Saint Pétersbourg. On n'y laissa que les ouvrages de théologie, de médecine et d'astronomie. Les livres de jurisprudence eux-mêmes ne trouveront pas grâce devant sa majesté Nicolas. C'est ainsi également que la Société des amis des sciences à Varsovie fut dissoute, et sa bibliothèque confisquée, comme celle de l'université (1). La société des *piaristes* subit le même sort ainsi que l'université de Wilna et le lycée de Krzemieniec. Les couleurs nationales de la Pologne furent abolies. Un ukase du 24 juillet 1832 supprima l'uniforme polonais. Tout individu soupçonné d'avoir des opinions politiques fut placé sous la rigoureuse surveillance de la police, vexé, persécuté sans relâche. Chaque jour, des arrestations arbitraires épouvantèrent la population de Varsovie et de toutes

(1) Nous ne savons si le transfert des livres polonais s'est effectué comme celui de l'ancienne bibliothèque de Varsovie, dévalisée par Catherine II. Lors du premier déménagement, les Cosaques chargés de l'opération mutilèrent et détruisirent une quantité d'ouvrages précieux. Quand il se trouvait des volumes trop grands ou trop gros pour entrer dans la caisse préparée pour les recevoir, ils les coupèrent en deux, sans autre cérémonie. Il est vrai que les morceaux furent fidèlement remis à l'impératrice philosophe. Les Cosaques vendaient en chemin, pour un verre d'eau-de-vie, des manuscrits et des livres rares. A leur arrivée à Saint-Pétersbourg, tout ce qui restait demeura, pendant près d'un mois, exposé à toutes les intempéries de la saison (l'on était en hiver!) Or, comme un grand nombre de volumes avaient été tout bonnement entassés pêle-mêle sur des kibitki, on peut penser dans quel état ils étaient quand on les retira, pour les remettre dans un grenier à foin.